

Avant-propos

Une fixation singulière marque la culture occidentale, française en particulier, au XIX^e siècle. À travers des phénomènes en apparence fort distincts, elle a pour objet une violence dont la forme contraste fortement avec celle des guerres napoléoniennes du début du siècle, puis, à l'autre bout, de celle appelée Grande. À la différence de ces tueries collectives, la violence en question est de nature essentiellement individuelle et ponctuelle. Et surtout, à l'opposé de la logique intelligible que l'on imagine au principe de tout événement historique, l'acte violent qui fascine l'imaginaire du XIX^e siècle est caractérisé par l'opacité, par l'incompréhension. Par la difficulté de (se) le représenter.

Le cas le plus évident est sans doute celui du roman policier classique, le roman dit « à énigme », dont la cristallisation générique, presque instantanément suivie d'une popularité sans précédent, se fait autour de 1890 : au cœur de l'intrigue policière, l'intolérable éventualité d'une transgression violente échappant à l'explication, au récit. Or, cette problématique (para)littéraire est curieusement proche de celle qui marque une série d'événements traumatisants se déroulant presque au même moment : les attentats parisiens de 1892-1894, première instance de ce que le

siècle suivant appellera « terrorisme ». Ici, en plus de l'anonymat de l'auteur, c'est l'arbitraire apparent de son acte, le plus souvent l'explosion d'une bombe, qui rend difficile, sinon impossible, un compte rendu narratif adéquat : pourquoi ce lieu, ce moment, ces victimes ? D'où la peur, la « terreur ». Terreur, surtout, à l'idée de la bombe à venir, imprévisible car « aveugle », absent le cadre narratif qui aurait permis de l'anticiper, ne serait-ce que de manière conjecturale, dans un temps et un espace intelligibles.

Parallèle formel surprenant, donc, entre ces deux phénomènes surgissant presque simultanément mais dans des domaines tellement différents. Ce parallèle s'enrichit, ou se complique, avec l'adjonction d'une troisième forme de violence propre au XIX^e siècle et résistant elle aussi à la narration. C'est en tout cas ce que veut démontrer cet essai, lequel fait ainsi suite à deux de mes études précédentes, *Le Récit impossible*, sur le roman policier (classique), et *Fictions de l'anarchisme*, sur la naissance du « terrorisme »¹. Avec cette différence que mon objet, ici, ne relève ni de la pure fiction, comme le crime mystérieux du genre policier, ni de l'univers socio-politique supposément réel de l'attentat. Le duel.

Le duel, non pas tel qu'il fut compris et pratiqué sous l'Ancien Régime, à partir du XVI^e siècle, mais l'idée distincte, spécifique et sans précédent dans sa précision définitoire que se fait de ce type de combat singulier le XIX^e siècle post-napoléonien, en France d'abord mais bientôt, en partie sous l'influence française, dans l'Europe tout entière. Ce sera là en tout cas l'une des premières constatations formulées dans les pages qui suivent : le rapport étroit entre la définition très stricte de ce que le XIX^e siècle conçoit comme un duel digne de ce nom – et la difficulté pour ce type de combat de faire l'objet d'un compte rendu narratif adéquat, d'un récit conçu à la fois comme véritable et véridique.

1. Uri Eisenzweig, *Le Récit impossible. Forme et sens du roman policier*, Paris, Christian Bourgois, 1986 ; *Fictions de l'anarchisme*, Paris, Christian Bourgois, 2001.

D'où l'intérêt privilégié, pour l'analyse, que présente le domaine majeur de l'activité narrative au XIX^e siècle, c'est-à-dire la fiction². De fait, si les romans et nouvelles publiés dès la fin de l'ère napoléonienne comportent un nombre extraordinaire de références au duel, la lecture que je proposerai de plusieurs douzaines de ces textes, certains fort célèbres, montrera que contrairement aux apparences, ces mêmes romans et nouvelles sont presque toujours caractérisés, d'une manière ou d'une autre, par l'*absence* de duels véritablement et intégralement combattus. En tout cas de combats qui soient de véritables duels, conformément à la conception que s'en fait le XIX^e siècle.

S'inscrivant dans la lignée de mes travaux sur le roman policier et l'avènement fin-de-siècle de la mythologie anarchiste, cet essai s'en distingue donc en insistant, non plus sur la nature imaginaire d'un récit portant sur un acte violent, mais sur la dimension narrativement fugitive de l'acte lui-même.

Mon analyse du genre policier avait souligné l'incohérence, c'est-à-dire l'illusion, d'un récit qui présenterait à la fois une énigme narrative véritable et sa solution purement raisonnée. Puis, s'agissant des débuts du phénomène dit « terroriste », les attentats des années 1892-1894, je m'étais attaché à démontrer la nature mythique du personnage de l'anarchiste-poseur-de-bombes, fiction commode pour qui, voulant promouvoir un certain ordre social, avait besoin de désigner – et réprimer – ce qui devait en être exclu. Imaginaire ici, artificiel là, le récit des faits ne tient ni dans le cas du « terrorisme » ni dans celui du roman policier à énigme.

Alors que se produit l'inverse avec le duel, les pages suivantes s'attacheront à le démontrer : ce n'est pas le récit, ici, mais son

2. Française surtout. La restriction s'expliquerait aisément par le seul fait de mes connaissances fort limitées. Mais elle a également une raison d'être objective : le privilège universellement reconnu de la France et de la littérature française quant au duel du XIX^e siècle. Nous aurons l'occasion de le remarquer. En tout état de cause, même si certains textes anglais et russes occupent une place importante dans cet essai, celui-ci se concentrera surtout sur la réalité sociale, culturelle et littéraire du XIX^e siècle français.

objet qui, au XIX^e siècle, souffre d'une présence problématique. Nous verrons en effet que plus la narration est cohérente, plus évanescents est le duel auquel elle prétend faire référence.

D'où la suggestion en (presque) fin d'analyse d'une explication proprement *littéraire* de ce phénomène en apparence socio-historique (ou, disent certains, psychologique) qu'est l'étrange fascination pour le rituel du duel à l'heure de la Révolution industrielle. Où, à côté des questions d'honneur, de classe ou de masculinité fragile souvent mises en avant par les historiens, mais peut-être plus profondément, plus *essentiellement* qu'elles, c'est la difficulté, sinon l'impossibilité de *raconter* un duel qui est au principe de son singulier privilège dans l'imaginaire de l'époque. En ce sens, à travers la lecture de récits de duel au XIX^e siècle c'est la littérature elle-même, comme *forme*, qui sera proposée comme le lieu où se fait – et défait – la conception moderne, à la fois d'un certain type de violence et de l'identité individuelle qui s'y trouverait impliquée.